

## Les territoires de Marcel Roncayolo ont-ils fait école?

Marcel Roncayolo (dir.), *Territoires*, Paris : Editions Rue d'Ulm, 2016, 206 p.



Alors que Marcel Roncayolo publie, en collaboration avec Sophie Bertran de Balanda, un [nouvel ouvrage \[j'en parlerai prochainement à Marseille\]](#), plusieurs de ses travaux des années 1980 sont réédités. Après *L'Imaginaire de Marseille*, l'an dernier, voici *Territoires*. Ce dernier est en fait le recueil des actes d'un séminaire animé par Marcel Roncayolo de 1981 et 1983, rassemblés à l'époque sous forme multigraphiée et qui avait alors peu circulé: le SUDOC en identifie [six exemplaires](#) seulement dans les bibliothèques universitaires françaises. Il s'agit d'un objet éditorial peu commun, très peu remanié par rapport aux matériaux présentés et discutés en séances. Sa première partie, sous le titre *Territoire et territorialité*, se compose en fait d'un texte principal

de Marcel Roncayolo, intitulé *Territoire*, et des réactions à ce dernier d'une dizaine de participants. La deuxième partie du recueil réédité, sous le titre de *Récits de voyages et perception du territoire*. La Provence (XVIIIe-Xxe s.) se compose d'une étude originale de Jean-Claude Chamboredon et Annie Méjean et d'un texte de Daniel Nordmann qui la prolonge. Le recueil est préfacé par Marie-Vic Ozouf-Marinier, qui en fournit une excellente analyse et mise en contexte.

L'édition de ce séminaire répond, selon la préfacière, à l'objectif de porter témoignage pour l'histoire des sciences sociales, d'une étape significative de leur inflexion vers l'espace et du rôle qu'y a joué Roncayolo. Marie-Vic Ozouf-Marinier souligne que ce séminaire ne prétendait pas fonder une « école de pensée ». La plupart des participants, chercheurs confirmés mais pour la plupart encore dans la première partie de leur carrière, gravitaient autour de l'ENS et de l'EHESS (Roncayolo étant alors directeur d'études à l'EHESS et directeur adjoint de l'ENS). Certes, ce séminaire (et l'article qui en est le prétexte) peuvent être considérés comme un moment justement « séminal ». Mais les inscriptions disciplinaires multiples et les trajectoires ultérieures des participants ne permettent nullement d'identifier à une commune école de pensée, et aucune institutionnalisation ni même série de publications n'a suivie ce moment. Nonobstant, ce débat présente l'intérêt de mettre en valeur – et de réhabiliter – un travail mené aux limites des disciplines, qui accrédite l'idée que dans les sciences sociales commençait à manifester une attention nouvelle au thème de l'espace. Autour du thème du territoire (et à un degré moindre autour de celui du paysage), se donne à voir

une convergence, une rencontre interdisciplinaire prudente et nuancée. L'appropriation de la notion de territoire par la géographie française des années 1990-2000 a sans doute éclipsé l'originalité de cet apport resté une rareté de bibliothèque, tout comme la consécration ultérieure du « [spatial turn](#) » (terme dont on attribue souvent la paternité – ou du moins l'esprit – à Edward Soja en 1989 dans *Postmodern geographies*).

Particulièrement intéressante à relever est la méfiance que les auteurs manifestent à l'égard d'une compréhension normative du territoire, en réaction aux travaux d'Henri Lefebvre ou Michel Foucault. Roncayolo évoque « l'enracinement de nos questions d'urbanisme dans la rationalisme classique, l'utilitarisme et le fonctionnalisme du XVIIIe siècle », et souligne les nouvelles lectures

*« des réformateurs sociaux auteurs de Constitution et des architectes. On a reporté sur cette période charnière nos interrogations sur la socialisation, l'alignement social, la normalisation, la « police ». Henri Lefebvre avait rapporté le fonctionnalisme urbain, la décomposition analytique de la ville à l'essor d'une bourgeoisie productiviste. Par ces travaux, l'identité entre contrôle social et contrôle territorial, déjà introduite par les recherches d'anthropologie et de géographie, est posée comme élément majeur d'explication de phénomènes qui vont de l'idéologie hygiéniste aux utopies urbanistiques, du logement social à la définition des « microstructures » dans l'aménagement des lieux de travail ou d'habitat, enfin du traitement de la ville (spécialisation, ségrégation, transparence, repérage) au traitement des petites collectivités (hôpital, clinique, établissements scolaires) [réf. à M. Foucault et al., Les Machines à guérir, aux origines de l'hôpital moderne]. Le regain essentiel de l'intérêt porté aux dispositifs territoriaux et, en particulier, aux dispositifs de « détail » est à mettre au crédit de cet éclairage renouvelé. L'interprétation, en revanche, est « finalisée » peut être à l'excès, établissant une cohésion elle-même contrainte entre des tendances plus ambiguës. Un seul exemple : le reproche classique adressée à la ville du XIXe siècle, touchée par l'industrialisation, est d'avoir toléré le plus grand désordre et laissé l'habitat des pauvres à l'abandon ou au libre jeu des propriétaires. C'est l'excès d'ordre et de contraintes « spatiales » que l'on met actuellement en valeur. Ce double regard mérite au moins débat. Le discours idéologique, correctif, « normatif » par nature, n'est pas la seule réalité historique. Le « territoire » est pris entre des discours, des institutions et des intérêts, dont l'accord n'est pas d'emblée assuré ni les effets directement « contrôlés ». (p.48)*

Cette citation est typique d'un aspect de la démarche roncayolienne qu'on pourrait qualifier de recherche du contre-pied, refusant les théorisations trop enfermantes et mettant en valeur les petits espaces de jeu entre l'argumentation et les faits (particulièrement dans leur dimension historique). Ce faisant, Roncayolo se distancie des apports de Foucault et Lefebvre, jugés en quelque sorte à côté du sujet. Cette méfiance – sans doute liée aux rapports entre eux à l'ENS (où Roncayolo fut élève en même temps que Foucault) et à l'EHESS (où il fréquenta de près Lefebvre) – éclaire ce qui apparaît rétrospectivement, alors que les deux auteurs ont été canonisés par leur détour américain, comme une rencontre manquée autour d'un virage plus politique de la géographie<sup>1</sup>.


A l'opposé de ce type d'interprétation, les auteurs font valoir l'importance du culturel et appellent à ne pas sous-estimer l'économique. Ils récusent aussi la réduction du territoire à l'enracinement pour souligner la légitimité de la notion de territorialité pour rendre compte des migrations, du nomadisme ou des fronts

pionniers. Une fine réflexion sur les rapports entre territorialité animale et humaine permet de réfléchir sur la circulation des modèles entre l'éthologie et la biographie. La question de la perception, entre mécanisme individuel et construction collective, conduit à une réflexion rare – et où les positions sont d'ailleurs assez variées – sur l'apport de la psychologie pour la géographe et la sociologie. C'est du reste à ce questionnement sur la perception qu'entend contribuer l'analyse des guides de voyage qui constitue la deuxième partie de l'ouvrage.

Malgré ces éléments de réflexion, cette réédition pourra paraître surprenante à plusieurs titres. D'abord, si l'objectif était de palier la médiocre diffusion des actes initiaux, pourquoi ne pas avoir choisi une édition électronique en accès libre? L'ouvrage est diffusé en papier et sous un format PDF payant qui risque de ne pas faire facilement son chemin vers les écrans, d'autant que le statut hybride des textes présentés pourrait susciter des interrogations sur l'apport réel de cette réédition. En effet, la pièce centrale du recueil, l'article de Roncayolo, écrit pour l'Encyclopedia Einaudi (1981), un texte véritablement séminal, a été ultérieurement intégré au livre *La ville et ses territoires*, publié en Folio en 1990, réédité à plusieurs reprises et a donc connu une grande circulation. Les réponses qu'il suscite ont quant à elles un caractère éclaté et hétérogène, très inégalement abouti. Si elles donnent à voir la richesse des débats dont le séminaire fut l'occasion, elles n'en demeurent pas moins un matériau en construction et à ce titre un peu frustrant. En somme, ce livre est le témoignage d'un moment de débat plus qu'une référence ayant fait date, au sein d'une œuvre vaste dont les apports irriguent encore la géographie et les sciences sociales.

(Recension soumise à *Géocarrefour*).

## Notes \_\_\_\_\_

1. Marie-Vic Ozouf-Marinier souligne le décalage entre cette analyse teintée de méfiance et les travaux menés autour de Claude Raffestin, où la référence à Foucault, en particulier, est davantage assumée. 

Cette entrée a été publiée dans géographie, histoire, recension bibliographique le 31 août 2016 [<http://rumor.hypotheses.org/3943>] .